

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	30 (1897)
Artikel:	La sainteté de Jésus de Nazareth : ses caractères et ses conditions. Partie 3, Les conditions de la sainteté de Jésus de Nazareth
Autor:	Chapuis, Paul
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379636

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA SAINTETÉ DE JÉSUS DE NAZARETH

Ses caractères et ses conditions

PAR

PAUL CHAPUIS

TROISIÈME ARTICLE¹

CHAPITRE III

Les conditions de la sainteté de Jésus de Nazareth.

A cette personne historique qui aurait conquis la perfection morale, on oppose, venons-nous de dire, deux objections principales, représentées d'un côté par Strauss et le déterminisme en général, de l'autre par l'orthodoxie ancienne ou nouvelle. Ce n'est point le plaisir d'un paradoxe qui nous dicte cette alliance. Elle est fondée dans les faits, parce que d'un côté et de l'autre, avec des conclusions très différentes, on combat notre thèse de la sainteté d'un homme unique en son genre avec un argument à la fois déterministe et aprioristique. Ici, d'une certaine conception du développement de la race, on déduit l'impossibilité d'un individu parfait au milieu de l'histoire, là de la nécessité et de l'universalité du péché on conclut à la non humanité, ou tout au moins, à l'humanité du Nazaréen, complétée et renforcée par sa divinité essentielle.

On connaît l'argumentation du grand critique qui fut David

¹ Voir les numéros de juillet et de septembre.

Strauss. Elle a été souvent rappelée. A l'entendre lui, et tout l'hégélianisme avec ses tenants, l'idéal humain ne saurait se réaliser dans une personnalité historique ; il ne sera jamais que la résultante des efforts de la totalité des exemplaires de la race. « L'idée¹ ne prodigue pas toute sa richesse à une seule copie pour être avare envers toutes les autres. Elle ne s'imprime pas complètement dans cette copie unique, pour ne laisser jamais dans toutes les autres qu'une empreinte *incomplète* ; mais elle aime à déployer ses trésors dans une variété de copies qui se complètent réciproquement, dans une succession d'individus qui viennent et qui passent à leur tour,... Une incarnation éternelle de Dieu n'est-elle pas plus vraie qu'une incarnation bornée à un point dans le temps ? »

On reconnaît aisément à ce langage la conception qui inspire Strauss. Sous des formes renouvelées qui ressortissent au panthéisme, nous sommes en présence de la vieille querelle entre nominalistes et réalistes. Strauss tient pour le réalisme ; l'unité c'est la race, l'espèce ; c'est elle qui déroule l'idée divine, elle en somme qui est Dieu. Dans ce vaste procès les individus ne sont que des exemplaires et le bien accompli ne saurait procéder que de la somme totalisée de leurs efforts. Il s'ensuit que la perfection morale ne peut être que la fin de l'histoire, qu'elle n'a pas pu s'épanouir à un moment donné, dans un individu donné au cours de l'histoire, pas plus que le fruit ne paraît dans sa maturité avant le développement et la naissance de l'arbre. Nous ne discuterons pas cette philosophie qui porte déjà dans ses flancs les vues que développera plus tard David Strauss dans l'*Ancienne et la nouvelle foi*, son testament spirituel. Mais à défaut d'une discussion complète, il suffit à notre but d'opposer à cette théorie les constatations de l'histoire, c'est-à-dire les faits.

Or, en tout premier lieu, est-il possible, en ouvrant les yeux, de contester que le progrès dans tous les ordres se réalise essentiellement par le moyen des individus ? Je ne craindrais même pas de dire que l'individualisation est la loi suprême de l'his-

¹ Strauss, *Vie de Jésus* (la première). Trad. Littré. 4^e vol., p. 761.

toire, la condition, comme l'explication, de tous ses progrès et tous ses reculs. Si l'humanité arrivait jamais à une claire conscience de ce principe, elle s'efforcerait, si l'on peut employer cette image, de produire des individualités, de protéger l'individualité qui est dans tous les temps et tous les domaines le véritable accumulateur du capital social dont se nourrit l'espèce. A tout prendre nous vivons de rentes amassées par les représentants supérieurs de l'humanité, comme les fortunés, avec les oisifs qui consomment sans produire, vivent des économies lentement conquises par les pères. Les forces concentrées d'abord dans un individu¹, issu lui-même d'une longue suite de générations et d'efforts, mais dans un individu portant son empreinte spéciale, se répandent goutte à goutte dans la race. Ainsi surgissent les forces nouvelles qui élèvent l'humanité.

Cette individualisation, condition de progrès, est visible dans tous les domaines. Prenez les religions ; elles ont toutes, celles-là du moins qu'on peut appeler supérieures, un point de départ individuel, qui est leur centre nourricier. Ormuz et Çakya, Confucius, Moïse et Mahomet, Jésus de Nazareth, Paul, Luther, Zwingli, Calvin, Wesley, que représentent ces noms ? Des trésors de force, dont vécurent ou vivent encore des peuples immenses, qui tous ont apporté leur pierre à l'édifice humain. Entrez dans le domaine littéraire. Le rhapsode de génie qui, s'inspirant des ballades populaires, composa l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ne savait, dit-on, ni lire, ni écrire ; il savait pourtant tout ce qu'on pouvait savoir de son temps et ses poèmes sont comme une encyclopédie de la Grèce primitive². Et Sophocle et Aristophane et Phidias ? Quelles individualisations puissantes et nourricières, si bien que leurs noms sont devenus en quelque manière le synonyme de la littérature et des arts. Il serait facile de poursuivre le phénomène dans d'autres champs, dans celui de la philosophie comme dans la science. Partout des individualités géniales

¹ On trouvera des pensées analogues dans *Jésus-Christ, objet de la foi.* (*Revue de théologie et de philosophie.* 1894. Cahiers V et VI.)

² G. Valbert, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} sept. 1896, p. 221.

qui surgissent et, comme des phares sur le rocher, éclairent la route humaine. Lorsqu'au sixième siècle de notre ère, un moine obscur essaya de supposer les années, en prenant Jésus de Nazareth comme centre de l'histoire, il accomplit un trait de génie que n'a point effacé le fanatisme doctrinaire des Jacobins. Je ne sais s'il en eut lui-même une conscience claire et distincte, mais son intuition était exacte. Jésus-Christ reste, en effet, le centre de l'histoire ; le monde ancien y aboutit, le monde moderne en sort et l'avenir lui restera. Il est, lui, le phare central, « la lumière du monde » parce que pour tous ceux qui croient à la valeur et à l'influence directrice et centrale de la volonté, la rectitude de la volonté, autrement dit la perfection morale, constitue le sommet suprême et même la substance vitale. Il est permis de concevoir idéalement, bien que nous n'en ayons pas la mesure, des génies artistiques plus parfaits que Phidias ou tel autre. Au delà de la perfection morale, je ne vois rien. La perfection morale, à chaque heure et sous toutes les formes qu'elle revêt, c'est l'homme achevé, l'homme vrai. On le peut théoriquement concevoir dans des environnements divers ; il est permis à l'hypothèse d'évoquer au travers des évolutions de l'histoire, sur notre planète ou dans telle autre, d'autres images de sainteté. Elle ne seront jamais dans leur substance intime que des reproductions du type connu, des phares, à côté d'autres phares dont la source de lumière reste la même ; elles ne seront jamais que l'image de Dieu, l'Homme-Dieu réalisant individuellement sa destinée.

On ne s'arrêtera pas longtemps à la seconde face de l'objection, à celle qui ne veut statuer la perfection qu'à l'apogée du développement de la race.

Avec plus d'évidence encore que l'autre, elle est combattue par les faits, comme Strauss d'ailleurs l'a reconnu. L'histoire de l'humanité pas plus que celle du globe, ne représente une ligne d'ascension régulière. C'est là l'illusion d'un naturalisme qui réduit tout au jeu des lois mécaniques. L'observation est contraire à cette conception, principalement dans les domaines où se manifeste la liberté morale. Plus que d'autres les lois de l'histoire ont des contingences incommensurables. Je ne dis

pas que l'histoire ne puisse balbutier les motifs ou les causes des événements ; j'observe plutôt que le pourquoi intérieur de telle ou telle décision humaine reste obscur ; cela doit être d'ailleurs puisque l'acte libre échappe, dans la mesure même de sa liberté, à tout espèce de calcul, ne fût-ce déjà que par notre incapacité à décrire tous les motifs d'une détermination quelconque. Or en cette longue chaîne de l'évolution des êtres, les anneaux ne sont ni tous identiques, ni successivement, ni nécessairement progressifs. Ce qui vient après dans le temps n'est pas forcément meilleur que ce qui l'a précédé. Il n'y a pas d'équation entre la succession temporelle et la succession qualitative. Ici l'apogée et là la décadence ; les peuples montent et baissent comme le baromètre. Shakespeare et Goethe n'ont pas que je sache, au temps présent, de successeurs perfectionnés, et M. Zola ne m'apparaît pas comme un génie supérieur à ses devanciers. Un haut idéal, une perfection achevée nous oblige quelquefois à chercher derrière nous plutôt que devant nous. Dès lors les phénomènes historiques ne donnent pas d'arguments contre la *possibilité* de l'apparition à un moment donné du passé, sous la forme d'une individualité précise, de la perfection dans l'ordre moral.

Mais après celui de Strauss, voici le postulat déterministe de la tradition orthodoxe ou ecclésiastique. Elle affirme sans doute et essaie de défendre dans son point de vue la sainteté accomplie du Nazaréen, mais elle affirme avec une égale énergie le vice radical introduit par le péché dans la nature humaine et dès lors l'impossibilité, radicale aussi pour un être humain, d'échapper à la contamination universelle. Aussi, pour concilier ces deux termes opposés, la perfection morale du Fils de l'Homme d'un côté, le péché universel de l'autre, a-t-on fait divers efforts de synthèse. Le plus simple serait peut-être, de se contenter de statuer une irréductible antinomie, solution commode à tous ceux qui n'éprouvent pas le besoin de résoudre ou de tenter de résoudre les difficultés. L'orthodoxie ne pouvait se contenter de cette obscurité. Elle a recours à diverses interventions. En somme les conditions qu'elle propose et sur lesquelles elle a, selon les époques, diversement

insisté se réduisent à deux. On a statué la divinité de Christ au sens ontologique ; de nos jours on insiste de préférence sur la solution qu'offre le protévangile. Donc une hypothèse métaphysique et une hypothèse physiologique.

On nous permettra de passer rapidement sur la première que nous avons surabondamment traitée ailleurs¹. Le dogme des deux natures a fait son temps et paraît de plus en plus condamné par la philosophie et par l'histoire, car, à y regarder de près, le christianisme de Jésus-Christ suppose et proclame l'unité de la substance, c'est-à-dire la filialité divine de tous les hommes, sinon en fait, du moins en principe ; les êtres moraux possèdent cet attribut fondamental dans la mesure même où ils réalisent leur être. Si, néanmoins, on croit devoir maintenir ce dualisme, il est assez clair que la sainteté ne pourrait appartenir qu'à la « nature humaine » du Christ ; elle n'aurait autrement aucun sens appréciable ; elle perdrait sa qualité morale pour monter au rang d'un attribut nécessaire, sur lequel les déterminations de la volonté et les tentations n'auraient pas plus de prise que le bois sur le diamant. On aurait alors raison de parler au sens rigoureux de l'impeccabilité du Christ, de son *anamartésie*, terme d'école que nous préférions éviter, parce qu'il est équivoque et laisserait croire que la perfection de l'ordre moral est une sorte d'attribut ontologique, ce qui, après tout, est bien dans la ligne de la christologie ecclésiastique. L'expression sainteté, au contraire, fait voir dès l'abord l'effet moral, le combat, la conquête.

Beaucoup plus répandue de nos jours paraît être l'explication de la perfection morale du Rédempteur par la conception surnaturelle. C'est l'explication physique ou physiologique. Elle possède assurément quelque chose de spacieux, de séduisant même ; mais, en l'analysant d'un peu près, on saisit bientôt les dangers graves qu'elle fait courir à la religion et à la morale. La critique du protévangile, avec les aspirations religieuses auxquelles il paraît répondre et qui rendent compte de l'origine de ce cycle, a été récemment présentée d'une façon ma-

¹ *La transformation du dogme christologique au sein de la théologie moderne.* — Lausanne, Georges Bridel & Cie.

gistrale, entre autres par MM. Hering¹ et Lobstein. Le professeur de Strasbourg a fait paraître en 1890 une étude connue sur *le dogme de la naissance miraculeuse du Christ*². Ces travaux, après tant d'autres, semblent résoudre pour l'essentiel le problème de critique historico-dogmatique que pose le protévangile. Nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur, tout en lui demandant de nous croire sur parole quand nous affirmons que le caractère surnaturel du phénomène ne constitue en aucune façon le motif essentiel de notre appréciation.

Or, dans l'histoire de la dogmatique protestante, le dogme de la parthénogenèse, en tant qu'explication ou fondement de la perfection morale du Sauveur, bien qu'il ait des ancêtres dans l'ancienne église, n'a pris son plein développement qu'à l'époque scolastique. La Réforme qui l'avait hérité du passé et admis de la façon la plus explicite ne s'y arrête guère. Quand elle le fait, c'est dans un tout autre esprit. Les réformateurs insistent moins sur le « né de la vierge » que sur le « conçu du Saint-Esprit. » Combattant les Manichéens et les Marcionites, Calvin écrira, par exemple : « Ils se montrent aussi fort badins en arguant que si Jésus-Christ est pur de toute corruption, en ce qu'il a été engendré par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, de la semence de la vierge, il s'ensuivrait que la semence des femmes n'est pas impure, mais seulement celle des hommes. Car nous ne disons pas que Jésus-Christ est exempt de toute tache et contagion originelle, parce qu'il a été engendré de sa mère, sans compagnie d'homme, mais parce qu'il a été *sanctifié du Saint-Esprit*, afin que sa génération fust entière et sans macule, comme devant la chute d'Adam³. »

La scolastique protestante, très désireuse de mettre les choses

¹ Die dogmatische Bedeutung und der religiöse Werth der übernatürlichen Geburt Christi. (*Zeitschrift für Theologie und Kirche*, 1895, 1^{er} cahier.)

² Paris, Fischbacher, 1890. 1 vol. in-8°. Cette étude a paru assez importante pour mériter une traduction allemande, due à M. le pasteur Arendt de Pankow, près Berlin. C'est en somme une seconde édition revue et augmentée de l'étude française. Voir sur cet ouvrage l'article que nous lui avons consacré dans les *Annales de bibliographie théologique*. (Paris, Fischbacher.) N° du 15 août 1896, p. 113 à 119.

³ *Institution chrétienne*, II, 13, 4.

au point, est entrée sur ce domaine avec des analyses très précises. Hollaz et Quenstedt deviennent physiologues. Ce dernier nous dit en langue latine, qu'on peut se dispenser ici de traduire sans craindre l'ésotérisme, que l'effet du Saint-Esprit a consisté spécialement en ceci : *quod semen prolificum ex castis Mariae sanguinibus elicuit, ab omni adhærente peccato purgavit, ipsique Mariae virtutem praebuit quo conciperet ipsum Dei filium.* Très librement traduit, cela signifie que la naissance de la vierge, sans concours masculin, a délivré l'enfant de Nazareth du péché originel. Et si vous essayez de pénétrer comment se comporte cette condition positive de sainteté, je me permets de vous renvoyer au livre connu de Gess sur la personne du Christ (p. 215-222). On y trouve indiqué tout au long ce que l'acte génératrice renferme de concupiscence coupable. M. F. Godet a partiellement suivi le pieux théologien de Breslau en matière christologique, mais il reste plus littéraire et adoucit sensiblement les termes. Au lieu de faire de la parthénogenèse la condition *positive* de la perfection morale, il se borne à l'ériger en condition *négative* de l'anamartésie du Christ : « Par ce mode d'entrée dans l'existence humaine, Jésus a été replacé dans l'état normal de l'homme avant la chute et mis en position de fournir la carrière primitivement proposée à l'homme et qui devait le conduire de l'innocence à la sainteté¹. » C'est à peu de chose près l'interprétation de Calvin.

Telles sont, en substance, les considérations que font valoir les apologètes qui fondent la perfection morale du Nazaréen sur le protévangile. Cette solution très populaire, parce qu'elle est très simple, voire même un peu matérielle et assez grossière, soulève néanmoins quelques difficultés, dont voici les principales.

Tout d'abord et malgré notre respect pour la physiologie, la physiologie en l'occurrence est de mince valeur. On brise l'héritéité; pour inaugurer un nouveau monde moral, on commence par créer une nouvelle condition physique. Une nouvelle création, un recommencement conviendrait seul à ce

¹ F. Godet, *Commentaire sur l'évangile de saint Luc*. Tome I^{er}. Première édition. Neuchâtel, 1871, p. 56.

postulat; car, en fait, la naissance virginal ne brise pas l'hérité, elle l'affirme, elle la continue. Les faits les moins incertains démontrent que nos mères, elles aussi, à l'égal de nos pères, nous léguent des héritages physiques et moraux. Dès lors, la parthénogenèse envisagée sous cet angle ne peut tout au moins réaliser que la moitié, qu'une partie du but poursuivi. Dans l'hypothèse de la kénose, d'ailleurs, le Verbe dépouillé, anéanti, réduit à l'état de germe avait-il besoin de cette purification du sein maternel? Sa nature divine ne portait-elle pas en elle-même toutes les virtualités propres à la protéger? M. Godet, sans doute, a très heureusement corrigé sur plus d'un point la théorie, en insistant moins sur le rôle génératrice du Saint-Esprit que sur son influence purificatrice. On peut douter néanmoins que cette exégèse rende strictement l'intention du protévangile et l'on se demandera surtout, cette interprétation étant admise et s'il est permis de poser des questions aussi indiscrettes, à quelle fin le concours de l'homme dans la naissance de Christ est écarté, et comment il eût pu en quoi que ce soit gêner cette purification divine dont la femme n'a pas plus besoin que l'homme. Ou bien, penserait-on que l'homme souille la femme, ce qui nous conduirait aux théories ascétiques qui proclament impur l'acte même de l'engendrement?

Elle est bien mieux demeurée dans l'esprit du récit, cette tradition qu'ont développée les évangiles postérieurs de la naissance pour aboutir avec une logique inconsciente à la *virginitas in partu et post partum*, aux curiosités gynécologiques d'un Jérôme, aux dissertations des Radbert, des Ratram et des Jean Damascène *de vulva clausa et de clauso utero*, pour aboutir enfin au culte de Marie, à l'immaculée conception. La logique romaine, pour être conséquente, devraitachever le cycle et remonter de Marie à Anne, sa mère, condition de la pureté de la fille¹. Il reste à statuer une sorte de *catena immaculata* qui en remontant les âges aboutirait à Eve la vierge, comme l'appelle quelque part Irénée dans un in-

¹ *Pseudo-Matthieu, Evangile*, chap. III.

térêt d'ailleurs purement typologique. Ce n'est pas fait; mais on ne saurait jurer que cela ne se fera pas. Notons en passant que Luther lui-même était resté en ce point, comme en bien d'autres, catholique correct. Dans ses prédications, on rencontre à plusieurs reprises des considérations sur la *virginitas perpetua* de Marie et sur l'enfantement *sine dolore* de son fils unique. L'exégèse a eu jusqu'à notre siècle de la peine à se débarrasser de ce préjugé dogmatique, si bien qu'on voulait forcément et logiquement transformer les frères de Jésus, cités par la tradition évangélique, en cousins du Nazaréen.

A y regarder de près, du reste, toute cette conception qui met à la base de la perfection morale un miracle physiologique pourrait bien avoir sa source dans une philosophie toute dualiste. Elle met en saillie cette antithèse de la chair et de l'esprit, en la forme qui a produit tous les ascétismes, les catholiques et les protestants. Ce dualisme moral ne serait-il pas peut-être le dernier fond du protévangile qui serait né ou se serait développé primitivement au sein des tendances essénienes apparues d'assez bonne heure dans les communautés chrétiennes¹? Des textes tels qu'Héb. XIII, 4, et Mat. I, 25, seraient favorables à cette hypothèse. Ce serait-là une des raisons qui nous expliquent pourquoi le monachisme, tendance dualiste aussi, a si puissamment contribué à développer ce genre de données. Et ce sentiment, comme on peut le voir distinctement chez Gess, partiellement chez M. Godet, reste à des degrés plus ou moins conscients au fond de toutes ces théories physiologiques par lesquelles on essaie d'expliquer ou de rendre plausible et possible la pureté parfaite de Jésus.

Gess nous racontera la souillure que porte en lui l'acte génératrice et, chose curieuse, il invoque à l'appui de sa thèse l'obligation judaïque des purifications lévitiques imposées à l'accouchée. Je constate que Marie, la mère de Jésus, les accomplit aussi, donc.... « La semence d'où nous procédon, écrit-il en substance, est contaminée; l'acte générateur par lequel l'homme vivifie les germes féminins ne s'exécute pas d'après l'ordre pri-

¹ Voyez *Annales de bibliographie théologique*. 1896, p. 118 et 119.

mitif, en absorbant l'amour physique dans l'amour spirituel ; mais il est enlacé de sensualité et de passions charnelles¹. » La pureté absolue de cette naissance (celle du Christ) dira d'une façon moins réaliste M. Godet, résulte d'un côté de la sainteté primitive du principe divin qui en est la cause efficiente ; de l'autre, de l'absence de tout mouvement *impur* chez celle qui devient mère sous l'empire d'un tel principe². »

La morale évangélique se gardera de telles inférences. Il faut rappeler très haut que les conditions de la propagation de la race ne peuvent ni ne doivent en rien être accusées d'immoralité, pas même d'immoralité nécessaire. Elles peuvent, comme toute activité quelconque, devenir source d'abus, de péché par conséquent ; mais le plaisir sexuel répandu dans le monde organique, d'autant plus vif que l'on monte aux êtres les plus richement dotés, n'a rien d'*impur* ; il est une des conditions de la reproduction. Autrement l'essénisme qui jette le mépris sur l'union des sexes, que Dieu créa mâle et femelle, et le vœu de célibat ou de virginité perpétuelle (Mat. I, 25) constituent des vertus supérieures, des vertus désirables. La continence et l'abstinence représentent non seulement des remèdes efficaces contre l'abus et partant l'esclavage, mais des vertus positives et impérieuses. Dans cette direction le dogme de la conception surnaturelle n'explique en rien la perfection morale du Christ ; il y a plus, les éléments qui paraissent former son point de départ et que la dogmatique a parfois développés aboutissent à une conception morale en désaccord avec les principes même de la pratique chrétienne.

Il serait détestable, d'ailleurs, que ce dogme expliquât la sainteté de Jésus ou seulement la conditionnât. C'est notre dernière objection. Car en ce cas la perfection morale perd deux qualités indispensables : Elle s'est réalisée dans des conditions totalement étrangères à la race, en vertu d'un privilège inaccessible ; elle n'est plus une victoire, mais une apparente victoire, quelque peu semblable à ces décorations qu'obtiennent, dit-on, certaines gens, moins en vertu de leurs mérites

¹ Gess. *Die Person Christi*, p. 217.

² F. Godet. Ouv. cit., I, p. 54 et 55.

réels que de leur argent. On ne reconnaît plus ici ce Jésus dont parle la lettre aux Hébreux (II, 14), qui comme tous les enfants a eu en partage la chair et le sang, qui a été tenté comme nous exactement et est demeuré sans péché (IV, 15). Et ce triomphe là, l'écrivain le note non pas pour faire saillir une différence de situation, mais pour marquer la grandeur morale qui a fait des combats du Christ des victoires incessantes. Dès l'heure où vous expliquez pour une part, positivement ou négativement, la perfection morale par une condition physique spéciale, exceptionnelle, vous anéantissez le caractère moral de la sainteté, vous l'assimilez à ces dons naturels, à la santé, à la beauté, aux cheveux blonds ou noirs, qui malgré ce qu'ils ont de précieux, ne sauraient être érigés en vertu. Vous corrompez la figure du bien, dirais-je, parce que vous méconnaissez le caractère du mal qui est une révolte, une transgression de la loi de l'être et non pas une infirmité. Il y a plus : Si le prologue johannique dit vrai, quand il parle des croyants, comme de ceux qui ne sont nés ni du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu, je pense que le prince des croyants a droit à ce titre et aux combats que suppose ce titre.

Si enfin la perfection morale a pour base, pour *condition*, une parthénogenèse, que signifie, je vous en prie, pour ceux qui sont nés de l'homme et de la femme cet ordre de Jésus-Christ : *Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est par/ait ?* Ces mots expriment-ils une réalité; ou sont-ils l'expression d'un éternel mirage? Ou bien faut-il que quelque part intervienne la parthénogenèse pour réaliser le bien parfait?

Avant d'arriver à nos conclusions personnelles, il faut signaler encore en quelques mots une théorie qui volontiers se trouve amalgamée avec celle que nous venons de discuter. Il s'agit de la conception de Jésus comme « homme central. » Elle rappelle le nom de penseurs illustres, tels que Richard Rothe, Dorner et Frank d'Erlangen. M. Godet paraît s'y rattacher pour une part; elle jouit d'ailleurs des faveurs de la théologie courante dans les pays de langue française.

Dans ses *Thèses synthétiques* sur la divinité de Jésus-Christ¹ M. E. Petavel a bien rendu le point de vue, quand il dit avec son original langage et ses mots frappés : « Les récits de la naissance miraculeuse peuvent s'interpréter dans le sens d'une nouvelle création, d'une parthénogenèse d'où serait issu non pas un Dieu homme, mais seulement un nouveau — « dernier » — ou second Adam, suivant l'expression de l'apôtre Paul dans l'une de ses épîtres. » (Th. XI.) Telle est en substance la théorie de l'homme central. Elle s'honore d'avoir pour pères Justin et Irénée qui l'ont construite sur le second Adam de l'apôtre Paul, lequel avait emprunté la notion aux rabbins. On trouve chez ces Pères le parallèle développé d'Adam et Jésus, puis entre Eve et Marie, la « nouvelle Eve. » La désobéissance de celle-ci est dénoncée par l'obéissance de celle-là, l'écheveau qu'avait embrouillé la rébellion d'Eve, la vierge, la foi de Marie l'a démêlé².

En langue plus moderne on dira avec Frank³ et tant d'autres que la naissance d'une vierge est nécessaire pour que Jésus ne soit pas un être *individuel*, comme le sont les autres membres de la race, mais un second Adam, l'homme universel ou central résumant la totalité de l'espèce. Or les lois ordinaires de la reproduction ont pour effet de mettre au jour des existences individuelles, dont la personnalité et jusqu'à l'existence sont le produit de facteurs ancestraux, réservé pour tous néanmoins le *concursus* divin. Mais, conformément au protévangile (?) la semence de la femme doit produire, non pas un simple individu, mais une personnalité qui résume l'ensemble de l'humanité. D'autre part Marie est comme l'incarnation des réceptivités humaines, susceptibles de subir l'action salutaire qui doit rendre l'enfant capable de vaincre les tentations. Le Saint-Esprit, c'est Frank qui parle, en tant que principe créateur, réalisant l'idée créatrice sous la catégorie de la créature, produit dans et par la vierge l'image réellement humaine d'un autre Adam.

¹ Genève, Burkhardt, 1985. In-8°, 32 pages. Cet opuscule est extrait de la *Revue de théologie et de philosophie*. Cahier de mai 1895.

² Iren., III, 22, 4. Tert., *De carne Christi*, 17, 20.

³ Frank, *Christl. Wahrheit*, II, 106.

Cette théosophie est spacieuse, mais se heurte en fin de compte à toutes les objections que rencontre la tradition ecclésiastique, elle ne réussit pas davantage à éviter la physiologie la plus intime. Si d'ailleurs la naissance virginal est une condition indispensable à la victoire morale, Dieu nous a abandonnés. Jésus muni de ce privilège a pu réussir pour lui-même, mais il nous laisse dans les fondrières et amertumer notre misère. Cette inspiration n'est pas d'ailleurs celle du protévangile, et surtout le fondement historique sur lequel on appuie l'hypothèse est trop faible pour soutenir l'édifice. Je ne citerai ici que deux traits qui nous dispensent des autres.

D'abord « second Adam » au sens plein qu'on essaye de dire, au sens d'une seconde création, le Christ ne l'est pas. L'image, pure image, de celles qu'affectionnaient les rabbins, est féconde et même suggestive sur le terrain des besoins spirituels ou dans l'homélie. Elle éclate dès qu'on la presse jusqu'à l'identification. Les conditions de l'épreuve, donc aussi de la sainteté, sont pour les deux types totalement différentes, il est à peine besoin de le rappeler. Mais surtout qu'est-ce que cette personnalité humaine, non individuelle, cette personnalité impersonnelle, résumé substantiel des individualités totales, mais sans individualité ?

Les faits, ensuite, contredisent cette thèse, nous l'avons remarqué plus haut. Rien n'est plus individuel que Jésus de Nazareth ; son individualité même, portée au plus haut degré, est le signe même de sa perfection. Enfant de son temps, de son milieu, de sa race, de son pays, Sémité et Juif, il le fut, il le proclame et s'en glorifie : « Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez pas ; *nous* nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. »

Enfin, qu'est-ce donc exactement qu'un type qui résume la race, ou qu'est-ce que « l'idée » de l'humanité non individualisée ? Qu'est-ce que l'homme en soi, dépouillé des attributs d'un homme ? La somme de toutes les aspirations possibles, ce à quoi ne correspond guère le Christ historique, qui ne fut ni artiste, ni père ? Ou bien l'absence de tout caractère propre, ce qui est la plus complète négation de l'homme ? Et que

sera la perfection, issue de cette abstraction ? Une idée ? Oui, une idée, et non un frère, chair de ma chair et os de mes os, à coup sûr pas un Sauveur, encore moins un modèle, consommateur de la foi. Sur cette voie nous courons droit au docétisme, et il me semble entendre chez les nobles esprits qui ont enfanté ce Christ abstrait comme un écho des passions spéculatives dépouillées du contrepoids des faits. Ni Hegel, ni Strauss, son disciple, n'eussent renié ce langage, bien qu'ils l'aient employé à rendre d'autres sons, plus nets après tout, et moins contradictoires.

Nous concluons : sous aucune de ses formes, le dogme auquel le protévangile a fourni des représentations n'explique la sainteté du Christ. Bien qu'inspiré par des sentiments et des tendances spéciales et contestables, il a pu, à son heure, marquer d'une façon plastique la supériorité, l'incomparable grandeur de Jésus ; mais il ne résout pas le problème discuté.

Dès lors, à quelles conclusions s'arrêter ? Ou plutôt : quelles conditions peut-on supposer à cette perfection morale, de façon à sauvegarder d'un côté la réelle et complète humilité du Christ, pour trouver et posséder de l'autre dans cette sainteté conquise le chemin de délivrance que salue la foi chrétienne ? Car s'il est contradictoire, nous l'avons expressément marqué en commençant ce chapitre, de chercher les causes de la sainteté, parce qu'elles plongent leurs racines dernières dans la liberté morale, insaisissable, par nature, à la science, il est légitime par contre de se rendre compte des conditions dans lesquelles elle a pu s'épanouir.

Ces conditions, les pages qui précèdent permettent de les soupçonner : Jésus de Nazareth nous apparaît comme ayant réalisé le plus haut idéal humain, savoir l'intégrité de la conscience ou l'obéissance parfaite à la loi de l'être moral, *dans les conditions ordinaires et régulières de la race*, à l'heure voulue de Dieu. Fils de la race, rattaché à la race par *les liens ordinaires de l'hérédité et de ses lois*, figure précise, caractère individuel à la plus haute puissance, il a surmonté *l'hérédité*. Telle est notre solution. Essayons en peu de mots d'en établir la possibilité, tout d'abord en face de l'hérédité du mal, qui nous

apparaît comme un phénomène universel. Comment briser ce cercle et supputer une exception ?

Le pélagianisme, sous quelle forme que ce soit, ne fournira aucune réponse satisfaisante. Il est à la fois mortel pour la vie morale, rabaisse l'idéal du bien, voile la gravité du mal ; il reste donc superficiel à titre d'explication. L'exemple, si positive que soit son influence, ne saurait rendre compte de l'universalité du péché, ni surtout de son intensité et de son retentissement considérable au sein de la race.

Antérieurement à Pélage, on ne s'appuiera pas davantage sur l'autorité du père de l'orthodoxie. Athanase dans un ou deux textes semble admettre, en effet, la possibilité de la perfection morale chez quelques individualités supérieures¹. Mais outre que l'idée n'est émise qu'en passant, elle a pour but chez l'évêque d'Alexandrie de rabaisser la notion de la divinité dite morale, qu'il repousse résolument. Athanase, lui, soutient que la filialité divine doit nécessairement reposer sur l'unité substantielle, et non seulement sur la communion morale, en quoi il a certes raison, à condition que l'on prenne au sérieux cette identité substantielle. Et à ce compte, on pourrait accorder le titre de *fils de Dieu* (Athanase semble avoir oublié de lire les écrits pauliniens et johanniques, sans parler des évangiles) à d'autres êtres, tels que les prophètes, les apôtres et les martyrs. Et pourquoi pas ? Athanase en cette occasion n'est-il pas un peu Pélage avant Pélage ?

Si, néanmoins, il fallait choisir, nous préférerions la direction de l'évêque d'Hippone, le père de la doctrine du péché originel. Malgré les erreurs et les graves exagérations que manifestent ses considérations sur le ἐφ' ϕ πωντες ήμαρτον², elles ont eu ce mérite immense d'insister sur le mal comme sur une inclination universelle de la race, qui se transmet par l'hérédité, quelles que soient d'ailleurs les hypothèses que l'on soutienne sur l'origine du mal.

Cela dit, essayons de nous rendre compte du phénomène de l'hérédité. Autant que nous sommes en mesure d'en parler

¹ *Contra Arianos*. Oratio IV.

² Rom. V, 13.

dans notre incomptérence, l'hérédité se manifeste à la fois comme physique et morale ; elle s'exerce aussi bien dans le sens d'une progression que d'un déclin. Elle transmet des aptitudes et des prédispositions, des affections pathologiques, des tempéraments, des talents, des inclinations. On la voit passer des descendants aux descendants sous des formes très diverses et dans des combinaisons infinies et jusqu'ici, je crois, pour la plupart indéterminables. Tel type reproduit en l'exaspérant ou le diminuant tel trait spécifique de tel ancêtre. Jésus de Nazareth a participé, en tant que membre d'une race déterminée, à ces conditions de la vie. Nous ne songeons point à établir, et pour cause, la nature de ce rapport avec la lignée ancestrale. L'histoire n'est ici que ténèbres ; nous n'avons que des noms qui ne nous présentent aucune image précise. Mais il est permis d'affirmer à priori, que Jésus a dû porter à l'extérieur les signes anatomiques de sa race, à l'intérieur des aptitudes, des inclinations, tout un héritage spirituel, dont on retrouverait les analogies et les antécédents chez les descendants, à supposer qu'on les pût connaître exactement.

D'autre part, qu'il s'agisse de l'inclination au mal ou de telle autre, il est permis, au point de vue d'un christianisme qui prend au sérieux l'affirmation de la liberté morale, de poser une grave question. L'hérédité est-elle absolument fatale ? faut-il se résoudre dans ce domaine à un déterminisme rigoureux, ce qui me paraîtrait avoir d'assez graves conséquences qu'on paraît à peine soupçonner ? Ou bien cette loi, tirée de l'observation, en vertu de l'induction, laisserait-elle place, comme d'autres lois naturelles à une certaine contingence ? Me trompé-je en disant que la réflexion et les faits parlent en faveur de la contingence, d'un plus ou d'un moins en fait d'hérédité sous l'influence de divers facteurs ? Je voudrais qu'on m'entende bien ; en disant ces choses, je ne prétends nullement nier le caractère universel du mal, qui m'apparaît comme une de nos inductions les plus sûres ; j'essaie seulement d'attirer l'attention sur des faits trop méconnus.

Tout d'abord, dans le domaine physique, si intimément lié à notre état moral, par action et par réaction, si l'hérédité se

produisait partout en vertu d'une loi rigide et fatale, on verrait partout et toujours s'éteindre les races ou les individus contaminés. Les unions entre cousins germains produisent volontiers des sujets infirmes ; mais le phénomène n'est pas absolu ; on statue des exceptions, rares peut-être, mais réelles et qui font sans cesse l'espoir des époux auxquels s'impose cette redoutable perspective. Indépendamment des modifications que peut introduire chez les descendants l'apport d'un sang nouveau, d'un côté ou de l'autre, l'hérédité a ses fantaisies apparentes ; elle s'éteint, se relève, omet une série pour en saisir une autre ; à côté des dangers qu'elle crée, elle ouvre aussi dans son cercle de fer des possibilités de rupture. L'alcoolisme dit-on est héréditaire ; « mais, grâce à Dieu, ajoute le Dr Châtelain¹, l'hérédité n'est point fatale, mais elle est toujours possible. » Donc elle ouvre une porte aux espoirs de vaincre.

On fera, dans d'autres domaines, dans le domaine, par exemple, des talents, des observations identiques. Si des possibilités de victoire sont ouvertes, elles seules permettent de croire à des progrès au sein de la race. A prendre, au contraire, la théorie augustinienne dans sa rigueur, le progrès reste inconcevable ; elle appelle bien plutôt une déchéance continue et il ne serait pas nécessaire de presser beaucoup les théories de l'orthodoxie actuelle, un augustinisme édulcoré, pour leur faire avouer que le péché est absolument fatal, que cette hérédité-là du moins ne saurait souffrir aucune exception, d'où l'on conclura assez logiquement, mais contrairement à toutes les intentions et à tous les efforts de l'orthodoxie, que ce qui est fatal n'étant pas libre, le péché est un mal nécessaire dès la chute, que dès lors nous ne saurions à aucun degré en être responsables, et si, comme il convient, on distingue entre le « péché originel, » malheur plus que faute, et « le péché acte, » la gravité de ce dernier même en est singulièrement diminuée.

Prenons quelques exemples : L'hérédité morale, considérée d'une façon générale, est-elle la même dans tous les temps, pour tous les lieux et chez la totalité humaine ? En termes plus

¹ Bibliothèque universelle, Dr Châtelain, *Les asiles de buveurs* (août 1896).

précis : un enfant né d'homme porte-t-il toujours à la même puissance, indépendamment des facteurs postérieurs de l'exemple et du milieu, la même tare native ? Il me paraît, et je crois que la physiologie me donne raison, autant que l'histoire, que les nouveau-nés des Barotsis ou du Bénin entrent dans le monde avec des inclinations au mal différentes de celles des civilisés. Deux héritages singulièrement dissemblables ! Tandis que les premiers héritent des ancêtres des dispositions à la sauvagerie et à tous les instincts féroces qu'elle nourrit, les autres, pris en gros, naissent avec tout un héritage de dispositions ou de prédispositions supérieures, de notions acquises. C'est la part de grâce ou de disgrâce qu'apportent le milieu et la tradition. On n'oubliera pas toutefois que ces hérédités différentes qui permettent de prime abord de dire le Grec ou le Romain supérieur au Scythe, et le fils d'Abraham supérieur à eux tous, ne diminuent en rien nos responsabilités, car il est plus demandé à ceux qui ont davantage reçu. Au point de vue de la justice parfaite, le civilisé qui trompe adroitement son prochain est assurément dix fois plus coupable que le sauvage assoiffé de sang et de carnage. Mais il reste, nous semble-t-il, que l'hérédité non seulement n'est pas rigoureusement fatale ou rigide, de tout point inéluctable comme le torrent qui creuse son lit au fond de la gorge, mais qu'elle est variable dans le sens du bien et dans le sens du mal.

A ces données, on peut ajouter un troisième et essentiel facteur : les aptitudes ou les penchants ne sont pas tout ; l'exercice et les déterminations de la volonté modifient considérablement leur action. Cette volonté bien dirigée, disons plutôt fortifiée et maintenue et soutenue par l'esprit divin, peut des prodiges. Lorsqu'elle tend vers Dieu et cherche en Dieu le secours, elle s'appelle la foi et la foi renverse les murailles et transporte les montagnes. Voyez l'alcoolique héréditaire, qui, quels que soient les aiguillons de son affranchissement, a remporté la victoire sur son vice. Dans ce domaine, qui vaut pour tous, nous constatons à ce jour des victoires que l'on peut dire complètes. Elles rompent positivement le cercle de la fatalité héréditaire.

Dès lors, si l'hérédité physique et morale, si intense que soit son action, n'est pas absolument fatale, si elle est variable suivant les lieux, les temps, les individus, la direction de la volonté, la porte est forcément ouverte à la *possibilité* d'une complète victoire, à cette perfection morale que le croyant salue en Jésus-Christ. Il a pu se trouver dans la contexture de l'histoire humaine un être qui ait gardé sa conscience intègre, qui ait triomphé des hérédités contraires, sans que ce phénomène oblige à statuer je ne sais quelle substance supérieure, je ne sais quelle insertion miraculeuse au sein de la race.

On a dit, M. Petavel-Olliff entre beaucoup d'autres, que « Jésus n'est pas le simple produit de son temps et de l'humanité¹. » Assurément ! Mais encore faut-il s'entendre sur l'élément que sous-entend cette thèse. Simple produit de l'histoire ? Si ces mots signifient qu'il a fallu une intervention miraculeuse, une correction à l'œuvre primitive, au moyen de forces et d'actes, par lesquels Dieu se corrige lui-même, d'après la teneur de cette étude, nous répondrons négativement, au nom même de notre foi au Dieu de Jésus-Christ. Cette opinion peut parfaitement convenir au supranaturalisme rationalisant, à toutes les conceptions dualistes du monde. Elles posent Dieu d'une part, le monde de l'autre, deux puissances qui tour à tour s'associent ou se combattent. Nous ne comprenons pas, et l'avons dit ailleurs, ce qu'on peut nommer une intervention divine, parce qu'elle suppose un temps ou des temps où l'action de Dieu n'existe pas, où les forces du monde agissent seules. Nous croyons à l'action permanente et continue du maître de l'histoire, qui, par l'histoire, conduit l'humanité à ses destinées. A tout prendre, où sont les simples produits de l'histoire, c'est-à-dire, si j'entends bien, les effets de causes, de forces, créées par Dieu, mais indépendantes du Dieu tout-puissant ? Moïse ou Socrate, la révolution française ou la bataille de Poitiers, sont-ce là de simples produits de l'histoire, ou ces hommes et ces faits font-ils partie du plan de Dieu ? Que les hommes mêlent à cette direction divine leurs souillures, leur boue et

¹ *Thèses synthétiques*, XII.

leur rébellion, on n'aura aucune peine à en convenir. Mais, sauf aux yeux d'un déterminisme absolu, il n'y a nulle part un simple produit de l'histoire. Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; il tient le cœur des rois et des peuples, qui lui peuvent résister, mais non briser et anéantir son plan éternel. Au travers de toute l'histoire Dieu est ouvrier avec l'humanité. Il constitue la force immanente à l'évolution universelle, la dirigeant, la conduisant, et selon le précepte apostolique, faisant concourir toutes choses à la réalisation de ce plan.

Largement prise d'ailleurs, l'apparition de Jésus-Christ, élu de Dieu, éternellement voulu, est appelée par toute l'histoire qui tend, par tous ses efforts, à la production de l'homme-Dieu. Les soupirs, les larmes, les douleurs de la gentilité l'appellent ; les voyants d'Israël et les prières des humbles le désirent et l'entrevoient ; Abraham salue son jour et en tressaille de joie, et lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils, né d'une femme pour réaliser l'incomparable victoire. Telle fut la réponse de Dieu aux hommes.

Tout a concouru à le préparer et à le produire, à l'heure voulue, comme le fruit mûr de l'histoire. Sa dotation, ou si l'on veut, son individualité précise est tout ensemble le *produit de l'histoire* au sens qu'on vient d'exposer, le produit de ses propres *décisions morales*, et de la grâce de Dieu. Jésus de Nazareth est, à ce point de vue, le résultat du concours mystérieux de la liberté humaine et de la détermination divine. Tels sont les facteurs qui, s'ils n'expliquent pas l'inexplicable, c'est-à-dire, la perfection morale ou humaine, par l'enchaînement rigoureux des causes et des effets, permettent pourtant de jeter un coup d'œil dans les conditions probables où s'est épanouie la sainteté du Fils de l'Homme. Sans entrer dans des détails qui excèderaient l'objet de la présente étude, examinons rapidement la portée de ces trois facteurs.

Produit de l'histoire, disons-nous. C'est ici que nous ferions intervenir une analyse complète des aptitudes du Maître, ou plus exactement de ce qu'il doit à son milieu¹. Héritier d'une

¹ Nous recommandons à cet égard le second volume de M. Stapfer : *Jésus*

race, qui au travers de luttes séculaires, était arrivée, tout spécialement par l'intermédiaire du prophétisme, à trouver le Dieu vivant, membre d'une famille, où, malgré les malheurs des temps, s'étaient conservées vivantes les traditions et les coutumes d'une véritable piété, il semble entrer dans le monde avec des aptitudes religieuses toutes spéciales. Sa nature est orientée du côté de la religion, comme d'autres se révèlent artistes ou poètes, ou penseurs. Dans les formes appropriées à son âge, cette préoccupation s'empare de son âme jusqu'à l'absorber entièrement. L'enfant Jésus, don suprême de Dieu à l'humanité, dit encore très bien M. Petavel-Olliff¹, reçut lui-même comme prérogative, une nature « toute inclinée au bien et instinctivement hostile au mal. »

C'est sur cette base que se sont épanouies ses *déterminations morales*. On sait trop, hélas ! qu'il ne suffit point à l'homme de posséder des aptitudes ; il les faut faire valoir, comme les talents de la parabole, et cette mise en œuvre est avant tout conditionnée par les déterminations de la volonté. Elles sont comme le premier et principal appel à la volonté, dans le fond intime des choses, le secret de la liberté. Néanmoins, nous saisissons chez Jésus quelques moments qui jettent des rayons de lumière sur le déploiement de ses aptitudes et virtualités primitives. Un foyer lumineux, qu'a conservé en substance l'histoire évangélique, nous les fait entrevoir, je parle de cette conscience, née de bonne heure dans son âme, de sa communion avec Dieu. Ce trait, malgré toutes les inconnues qui planent sur cette vie intérieure, explique, dès l'abord, l'harmonie, la sérénité de son âme. Schleiermacher en son langage a bien marqué ce trait spécifique en disant² que « le Christ est semblable à tous les hommes par l'identité de sa nature avec la leur, mais distinct de tous les hommes par la puissance permanente de sa communion avec Dieu. » Cette communion représente la vie divine en lui, ou si l'on veut l'inspira-

Christ pendant son ministère, paru depuis la composition de notre étude. Voyez également la *Vie de Jésus*, de Th. Keim, 3 vol.

¹ *Thèses synthétiques*.

² *Glaubenslehre*, § 94.

tion ininterrompue qui fait l'obéissance, écarte et surmonte les tentations et produit la vie normale.

Ce trait distinctif de son caractère, cette flamme de son génie, la tradition évangélique la laisse apercevoir; elle en donne même quelques moments précis. J'en citerai trois principaux :

A l'âge de douze ans, cette préoccupation, ce sentiment de la communion divine éclate pour la première fois au dehors, non comme un axiome théologique ou un témoignage raisonné, mais dans la parole d'un enfant naïf. Les affaires de son Père céleste¹ dont il a saisi les premiers éléments dans la nature, dans la piété paternelle, à la synagogue et dans la loi et les prophètes, lui semblent une préoccupation si *naturelle*, qui va tellement sans dire, que l'inquiétude ressentie par ses parents au sujet de son absence, le frappe comme est frappé un enfant de la disharmonie entre ses imprudences enfantines et la vigilance de ceux qui l'aiment. Cette scène est comme la prophétie révélatrice des dons spécifiques de l'homme futur, un rayon jeté dans les profondeurs et les qualités natives de cette âme.

Sur cette base, Jésus de Nazareth se développe : sous cette inspiration et par elle se forme graduellement sa conscience messianique². Nous n'entrons ici dans aucune analyse ; mais nous notons seulement que, dans le cadre donné, cette conscience messianique s'identifie avec le sentiment de sa divine filialité. C'est encore cette communion morale et tout ce qu'elle suppose d'obéissance, de renoncement, de souffrance et de foi, qui décide non seulement de la bonne nouvelle du royaume, telle que l'a présentée le Nazaréen, mais du plan, du programme même et de la notion de ce Royaume à laquelle aboutira le Maître.

Enfin, mais non sur le chemin facile du succès et des sentiers espérés, mais au travers de luttes incessantes et purificatrices, cette communion aboutit aux consécrations suprêmes qui se résument dans le *Non pas moi, mais toi !* du jardin des Oliviers.

¹ Luc II, 49.

² Voir les beaux développements de Hase *Leben Jesu*.

L'évangile de Jean qui donne la synthèse de la figure du Maître, rend bien cette impression et marque les hauteurs de cette certitude morale, de cette harmonie parfaite. Elle s'épanouit et se concentre dans le *Moi et le Père sommes un* et dans la prière sacerdotale où le Maître demande cette communion divine qu'il a conquise, la filialité divine, pour ceux qui avec une pleine confiance et par son moyen essaient de la saisir dans le chemin qu'il a ouvert du côté du ciel.

Nous arrivons ainsi au troisième et dernier facteur de la perfection morale : la *grâce de Dieu !* un principe, un fait plutôt qui remplit et tout l'évangile et tout le gouvernement divin. Si Jésus de Nazareth est le produit de l'histoire, toute l'histoire est l'œuvre de la divine miséricorde, toute l'histoire aboutit à la production du Saint, du Juste, tout y est disposé pour ce but, tout y tend, tout y mène. L'idée directrice et l'aboutissement en sont la production de l'homme vrai par la rupture du cercle fatal, « où périt l'homme naturel » travaillé entre la chair et l'esprit¹, « divisé et armé contre lui-même et d'où la seule grâce créatrice de Dieu peut faire sortir l'homme spirituel ou l'homme nouveau². »

L'homme nouveau ! On pourrait retrancher l'adjectif. Car Jésus-Christ en sa perfection morale, c'est l'achèvement de l'homme. Et cet achèvement, au moment de l'évolution voulu de Dieu, est une grâce, un don de Dieu, le don libérateur et suprême. Désormais un principe nouveau est sinon achevé, du moins réalisé dans le monde et portera ses fruits : la sainteté conquise nous est présentée sous forme individuelle et concrète, et les hommes peuvent voir, sentir, comprendre que l'idéal suprême, ce qui doit être, ce que Dieu veut qui soit, dominant toutes les aspirations, toutes les activités, c'est le bien moral en ses rayonnements divers, la filialité divine réalisée ; l'homme et Dieu réunis, Dieu dans l'homme, l'homme en Dieu, uni à Dieu par un rapport non de dépendance subie, mais de dépendance acceptée et cherchée. C'est dire qu'en Jésus s'épanouit et s'incarne non pas une religion mais *la reli-*

¹ 1 Rom. VII, 15.

² Sabatier. *L'apôtre Paul*, 3^e éd., Paris, Fischbacher, p. 387.

gion. Si l'ancienne apologétique concluait de la divinité onto-logique à la divinité morale ou à la sainteté de Christ, nos méthodes et nos conclusions nous imposent le renversement des termes. Pour parler la langue technique de l'école, nous concluons de la sainteté du Christ à sa filialité divine ou plutôt nous égalons les deux termes de l'équation.

En essayant, comme nous venons de le faire, de montrer la possibilité de la perfection morale, manifestée au travers de l'histoire et par les lois permanentes de l'histoire, nous avons achevé ce que nous avions à dire sur les conditions de la sainteté de Jésus de Nazareth, telle que nous la présente la foi en sa personne, en tant qu'elle est le chemin qui conduit à Dieu.

Il nous reste toutefois à répondre à une dernière objection fréquemment présentée, à des points de vue d'ailleurs très divers.

Si la grandeur morale du Christ peut être conçue, dit-on, sans recourir à ce que nous nommerions volontiers à la suite de M. Gretillat « une intervention excessive et gratuite de la puissance surnaturelle, » telle que la révèle, par exemple, la christologie spéculative ou la christologie physiologique du protévangile, comment se fait-il que le Nazaréen soit, à notre connaissance, le seul homme qui ait atteint jusqu'ici ce degré supérieur, en surmontant l'hérédité morale ? Le phénomène est étrange.

L'objection est assurément spécieuse. Elle a pour elle toutes les apparences. Nous répondrons tout d'abord à la question par une question. Peut-on nous dire comment naissent et se forment les génies, en prenant ce mot dans son sens le plus précis ? Nous entendons sous ce nom les puissances créatrices qui, conditionnées comme nous tous par l'époque, l'hérédité et le milieu, conquièrent quelque élément nouveau au patrimoine humain. Pourquoi Phidias est-il Phidias, Homère Homère, Richelieu ou M. de Bismarck les hommes qu'ils furent ? Un de nos compatriotes que la mort vient de ravir a publié récemment un savant livre sur *La Genèse des grands hommes*¹. On

¹ M. Odin. Paris, Fischbacher.

peut creuser plus profond que cette intéressante statistique. L'histoire, la juste gloire de ce siècle, a analysé dans ce domaine jusqu'à l'épuisement, les circonstances ambiantes, les facteurs du dehors. On a appliqué ces méthodes à différentes reprises, avec un art merveilleux, dont le souvenir restera classique, au prince de l'ordre moral. L'étincelle, des étincelles ont jailli du roc sous le marteau des travailleurs. Quelques-uns parmi les plus grands historiens du siècle, un Taine, par exemple, qui parut en revenir vers la fin de sa vie, est allé jusqu'à prétendre que cette analyse pouvait être aussi mathématique que celles de nos laboratoires. Belle et naïve illusion, mais illusion certaine, mirage trompeur ; car précisément chez les individualités les plus fortes, comme chez toutes les autres d'ailleurs, il reste un dernier fond inaccessible. L'équation des causes et des effets n'est jamais juste qu'à une fraction près. Ce ne sont pas les inconnues de l'hérédité ou telles autres qui nous empêchent de la calculer rigoureusement, mais avant tout la liberté morale, le dernier fond impénétrable des volitions et de l'individualité. On pourra nommer ce substratum la dotation spéciale, l'*x* des génies, qui concourt à produire la pensée profonde ou l'incomparable poésie, ou l'action puissante, ou la bonté adorable. Jésus a eu cette dotation spéciale, que notre ignorance et plus encore notre foi en l'immanence divine appellent un don de Dieu. Ceci n'est point une explication, mais une affirmation en vertu de laquelle nous disons, par exemple, que lorsque Dieu confie à une créature une mission particulière, extraordinaire, il la revêt aussi des dons nécessaires qu'exige l'œuvre à laquelle elle est appelée¹.

On ne contestera peut-être pas ces considérations d'une façon

¹ Dans ses études fort pénétrantes sur la dogmatique de M. Bovon (*Revue de théologie et de philosophie*, N°s 5 et 6, année 1896), notre cher élève et collègue, M. le professeur Emery, nous fait l'honneur d'un parallèle entre notre conception christologique et celle de M. Bovon. Il trouve avec raison beaucoup d'analogies entre les deux points de vue (*Revue de théologie et de philosophie*, 1896, p. 560 et 561), mais nous fait remarquer que nous avons trop laissé dans l'ombre, sans l'avoir négligé absolument, le facteur divin, l'action divine, ce que nous venons de nommer la dotation spéciale du Christ. L'observation nous paraît en somme fondée et nous remercions M. Emery de l'avoir présentée.

absolue ; mais on ajoutera que si les génies véritables sont rares, car on ne saurait donner ce nom à tous les rubans de la Légion d'honneur, ils sont néanmoins *plusieurs* dans les divers ordres de nos efforts, et Jésus est seul, est unique en son genre ; on observera que dans les divers domaines de l'activité humaine, on peut concevoir raisonnablement des successeurs à Moïse, à Sophocle, à Kant, à Aristide, à César et à Napoléon, et des successeurs qui les dépasseront, s'il est permis de faire cette pesée des âmes. Jésus, lui, n'a pas d'émule : il reste unique.

A l'argument du nombre, on répondra par une observation bien simple. Il y a, me paraît-il, comme une hiérarchie dans la puissance créatrice du génie. Le nombre des sommets contemplés ou atteints dans les différentes sphères est apparemment proportionnel aux difficultés à vaincre pour atteindre l'idéal. Voilà, peut-être, génie à part, une des raisons pour lesquelles on rencontre dans l'histoire plus de grands capitaines et de grands politiques que de grands poètes, de grands musiciens, de grands peintres ou de grands sculpteurs. Or, de tous ces ordres de grandeurs, ai-je besoin de le noter, celui de

Peut-être les développements qu'on vient de lire répondent-ils en partie à cette juste critique.

Nous nous permettrons toutefois de remarquer que c'est avec intention que nous n'avons pas relevé largement ce côté de la question. M. Bovon devait naturellement y insister davantage parce que toute sa christologie et peut-être toute sa conception dogmatique sont fortement entachées de dualisme. Nous ne croyons pas à la nécessité de ce dualisme, parce que nous insistons davantage sur l'immanence divine.

Invoquer d'ailleurs la causalité divine, ne constitue pas une explication proprement dite : cette causalité est partout et en tout. L'histoire consiste précisément à en montrer le déploiement dans le cours de l'évolution universelle. Là même où nous la sentons le plus vivement, il suffit de l'affirmer. On ne saurait affirmer davantage. Enfin cette causalité, ou si l'on préfère, cette dotation, même spéciale, n'est pas propre à Jésus de Nazareth. Elle entre dans l'héritage de toute individualité et se laisse voir d'autant mieux que les talents confiés sont plus rares et plus exceptionnels. Voilà pourquoi nous croyons pouvoir placer le Christ dans la catégorie des génies. Il fut au plus haut degré le génie de la religion ; mais dans les génies de tous les ordres « la dotation » apparaît et frappe d'autant plus qu'ils nous paraissent plus grands.

sainteté, de perfection de la volonté est infiniment plus élevé et plus ardu que ceux des pensées, des images, des couleurs ou des sons.

Le phénomène s'explique par deux raisons : dans la musique ou la philosophie, ou tel exemple qu'il plaira, nous ne possérons pas, peu importe la raison du fait, d'idéal absolu. La mesure type nous manque et l'on ne peut pas affirmer que tel génie supérieur ne sera jamais dépassé. Dans la sphère morale, il en est tout autrement. Ici l'idéal existe, bien qu'il puisse et doive varier dans ses formes. Il nous est donné par l'impératif catégorique, par le sentiment de l'obligation. Il sera réalisé chaque fois qu'un être, dans des conditions données, aura parfaitement conformé sa vie à l'obligation telle qu'elle se présente à lui. Nous la concevons, dans la variété de ses apparitions possibles, comme la parfaite harmonie de l'homme avec Dieu, tel qu'il est perçu, avec Dieu, source et loi de l'être.

Ensuite, la perfection morale a cette grandeur spécifique qu'elle embrasse et conditionne toutes les autres qui, vues de cette cime, ne sont que des sommets secondaires. C'est la grandeur *humaine* par excellence, sans laquelle toutes les autres ne sont que relatives et au sens absolu imparfaites, malgré tout leur rayonnement de gloire.

Enfin la perfection morale est une obligation universelle. Tandis que dans une mesure très large, nous pouvons nous passer de tous les autres ordres de grandeur, celle-là est imposée à tous les êtres moraux. Nous ne sommes pas et nous devons être. Elle n'est pas offerte à nos goûts, à nos fantaisies, à notre choix ; elle s'impose comme une loi, ce qui, précisément, a fait de Jésus-Christ « la conscience de la conscience, » autrement dit la réalisation parfaite de la loi morale, péremptoire et contraignante. Cette loi est humaine encore en ce qu'elle atteint l'homme jusque dans le désordre même de sa constitution morale ; c'est le talent enfoui qu'il faut débarrasser des décombres qui le cachent, le mal profond qu'il faut guérir, l'impossible qu'il faut réaliser.

Un poète, Paul Delair, a bien exprimé cette immutabilité du

principe moral, tout variable qu'il soit dans ses formes, dans cette sommation adressée par la *Conscience* à l'homme :

Je suis. — Ce que je veux est voulu dans l'abîme;
 Et fusses-tu le roi des soleils aux crins d'or,
 Ce que je te défends sur cette terre infime
 Je te le défendrais dans Sirius encor !

Je ne parle qu'en toi. Pourtant je te dépasse.
 Tu meurs ; je te survis, immuable en ma loi :
 Pour m'expliquer tu vas peuplant de dieux l'espace,
 Où rien n'est cependant de comparable à moi.

Chercher dans la nature à me voir est peu sage ;
 Regarde mon visage, incorruptible, altier !
 Ce n'est là le reflet d'aucun autre visage ;
 Tous les miroirs détruits, il reste encore entier¹.

Est-il d'ailleurs vrai de dire que Jésus n'eut pas d'émule ? Je ne songe point, bien qu'on puisse y songer, à ces initiateurs religieux qui, dans le passé, ont obéi à la même inspiration. Le fils du charpentier les a tous dépassés. Mais dans l'épanouissement de son œuvre et de son influence ne constatera-t-on pas un progrès de l'humanité vers le bien, une appropriation de sa stature ? Le nier, c'est nier la possibilité même du progrès moral. Je ne saurais dire s'il y a eu d'autres saints, puisque la sainteté ne se montre pas ; mais je ne saurais non plus nier cette possibilité ; car il faut croire dans tous les sens à la vérité de la sanctification ; il faut croire que la perfection est possible et se souvenir que le Christ a dit : *Soyez parfaits !* Qu'elle se réalise une fois, deux fois, dix fois ici-bas, nous l'ignorons, nous ne le constatons pas. Mais le but est là ; l'effort est proposé et il ne nous importe pas après tout de compter les vies parfaitement sanctifiées ; mais il importe de maintenir la possibilité en principe, contre le déterminisme de l'orthodoxie, d'atteindre par l'œuvre du Christ, l'initiateur, le bien parfait. En cela, Wesley et ses disciples, malgré ce qu'on peut reprendre à leur

¹ Vers cités par Sully Prudhomme. (*Revue de Paris*, 15 mai 1895.)

conception, ont sérieusement et évangéliquement corrigé la dogmatique traditionnelle.

Dans ces conditions, je m'étonne qu'on s'étonne qu'un seul membre de la race ait jusqu'ici, selon l'opinion commune, escaladé la cime, que du moins ce soit le premier et le seul qui, par son œuvre, ait conservé son souvenir à l'histoire. En présence de ce triomphe initial, de cette grâce de Dieu, qui enfin est parvenu à habiter au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité, ma foi tressaille; elle s'étonne que l'homme Dieu soit; elle adore et chante avec un des premiers philosophes de l'histoire : « O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu!... Tout vient de lui; tout est par lui, tout est pour lui. Gloire à lui dans l'éternité. »

Cette perfection morale, réalisée par Jésus de Nazareth, a donc pratiquement introduit dans l'histoire le principe de sainteté et en a fortifié et développé l'aspiration. Le Christ a fait plus; il a ouvert la brèche de la muraille, au travers de laquelle d'autres après lui sont appelés à passer, grâce à ce courant initial, on pourrait dire télépathique, que le « Nouveau Testament appelle plus spécialement l'Esprit ou le Saint-Esprit¹. » Personne après lui ne fera en ce domaine œuvre d'initiateur; elle est accomplie. Il nous reste à appliquer les conséquences, à épanouir les trésors de la conquête. Si cette œuvre signifie quelque chose, nous sommes appelés à nous y associer, Paul dirait à participer aux souffrances du Christ, afin de conquérir la sainteté, l'harmonie, la paix de l'être par l'obéissance.... Je n'ai pas atteint la perfection, dirait l'apôtre que nous venons de citer; c'est une expérience souvent répétée; mais il est permis de croire à la possibilité de cette perfection. La foi nous impose cette certitude qui s'identifie avec la foi au progrès moral, car il faut que la lumière soit, que l'homme s'achève, qu'il devienne parfaite image du Père céleste. L'œuvre accomplie par le Fils de l'Homme est un garant de celle qui doit venir grâce à la puissance continuée de celui qui l'a le premier réalisée et rendue possible.

¹ *Thèses synthétiques.*

L'Eglise a pu voiler ces expériences et les amoindrir, poser en fait central la nécessité et la permanence du mal et de l'héritage du mal qui ne doit pas être, réservant à l'économie future le bien parfait. Le torrent réclame des siècles pour creuser la vallée, le diamant de multiples efforts pour se dépouiller de sa gangue ; la sainteté aussi a besoin de siècles pour pénétrer l'humanité qui monte à la victoire.

Parce que je crois en Dieu, je crois que le bien sera et que Dieu sera tout en tous. Jésus-Christ est le premier né d'entre plusieurs frères et les prémisses de l'ascension espérée. Dieu ne serait pas Dieu, l'amour serait un mensonge et la sainteté un rêve insensé, si la certitude chrétienne allait douter du triomphe de la perfection morale dans le monde.

L'heure venue, au sein de l'humanité, le bien triomphera et sur la terre semée de larmes et baignée de souffrances sanctifiante, le Créateur, comme aux jours de la naissance de l'univers pourra s'écrier : Et voici « tout est très bon ! » Une seule chose est en notre pouvoir, pour nous qui voulons, avec l'aide de Dieu, travailler pendant que luit la lumière, c'est de nous unir au vœu de l'Imitation : *Fac me unum tecum, Deus, æterna veritas*¹ ! Et alors, la prière exaucée, la sainteté remplira le monde ; l'homme sera, parce que Dieu sera vraiment en lui.

¹ Pécaut. Ouv. cit., p. IV.
